

24 images

24 iMAGES

Le voyage absolu *L'absent de Céline Baril*

Gérard Grugeau

Number 87, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1997). Review of [Le voyage absolu / *L'absent de Céline Baril*]. *24 images*, (87), 48–49.

LE VOYAGE ABSOLU

PAR GÉRARD GRUGEAU

*Le son pur est une sorte de création.
La nature n'a que des bruits.*
Paul Valéry

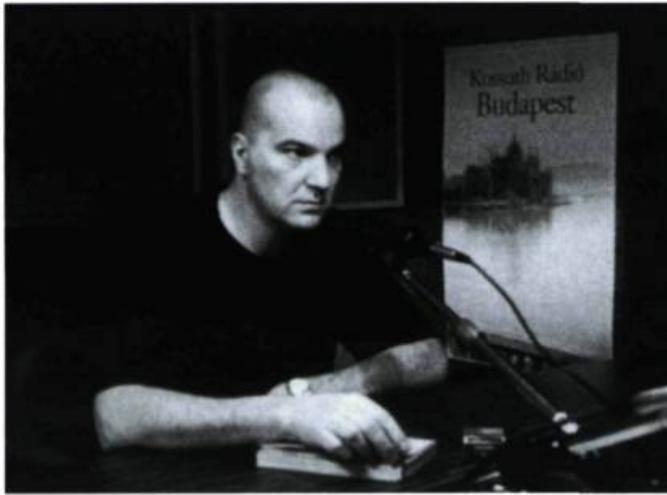


Céline Baril est une femme-orchestre portée par la passion. La passion des autres et de leur culture, et donc du monde comme lieu de scénographie universelle (l'Espagne dans *Barcelone*, l'Islande et Hong-Kong dans *La fourmi et le volcan*) et, bien sûr, la passion du vaste continent cinéma qu'elle investit comme une infatigable exploratrice pour réinventer la vie à la mesure de son imaginaire voyageur. Femme-orchestre elle est et elle demeure dans *L'absent*, sa nouvelle fiction expérimentale qui puise une fois de plus à de multiples sources artistiques pour entraîner le regard vers des ailleurs insoupçonnés. À l'origine du projet: un album photo anony-

me déniché aux Puces de Paris auquel la réalisatrice a voulu «inventer une mémoire vive», c'est-à-dire une fiction de toutes pièces, à cheval sur le passé et le présent. Ce sera donc l'histoire de Paul Kadar, auteur d'un livre sur l'architecture et la musique, qui un jour, à Budapest, se jeta dans le Danube sous les yeux de sa famille. Peut-être pour retrouver, à la suite d'un rêve, «les déchirements célestes... les sonorités incroyables» d'un orage frappant le fleuve, alors qu'il se voyait au fond des eaux, allongé entre l'impératrice Élisabeth et Rodolphe. Les photos parleront de l'homme, de sa femme et de Roland, leur fils adoptif, aujourd'hui adulte et parti sur les traces de son père à travers le

monde pour reconstituer le miroir de sa mémoire éclatée et, comme dans *Bleu* de Kieslowski, mettre la dernière main à une pièce musicale inachevée. À ces photos d'un bonheur révolu, Céline Baril juxtapose des bouts de film en couleur (8 mm gonflé en 16 mm) qu'elle a tournés dans plusieurs capitales (Rome, Budapest, Paris, Varsovie, Berlin, Prague, Tokyo) et des séquences fictionnelles mettant en scène Roland dans divers lieux et situations d'un périple essentiellement européen, reconstitué à Montréal avec des comédiens non professionnels (inégaux... peut-être le maillon faible du film).

On reconnaît bien sûr dans ce dispositif archéologique de la matière, dans cette



Placé sous le signe de la quête des origines identitaire, culturelle et cinématographique, le film multiplie les déplacements dans le tourbillon du monde. Ici, Roland (Roland Bréard) et l'intervieweuse hongroise (Bobo Vian).

installation architecturale de l'imaginaire, la griffe de Céline Baril. Créatrice d'illusions vertigineuses en quête de nouvelles aventures de la perception, «d'un supplément de voir», la cinéaste sculpte des textures visuelles et sonores à partir d'un réel à la fois fluide et heurté qu'elle organise en strates pour ouvrir sans cesse le récit, le point de vue, et en décupler les résonances. L'idée du voyage a toujours habité la démarche artistique de Céline Baril, peut-être parce que, selon l'énoncé de Deleuze, «le cinéma reste tout entier à faire et que c'est lui le voyage absolu... quand les autres voyages ne consistent plus qu'à vérifier l'état de la télé». Le voyage se décline donc comme métaphore du regard qui embrasse à la fois la petite histoire (ici, l'intimité de Paul Kadar et de sa famille) et la grande (celle des «vieux pays») et, plus spécifiquement dans *L'absent*, celle de la Hongrie, lieu-fiction des origines (toujours le «O» de *Barcelone*). Placé sous le signe de la quête des origines identitaire, culturelle et cinématographique, le film multiplie les déplacements dans le tourbillon du monde. Plans de rails, de tramways, de lignes électriques, de bateaux, paysages qui défilent par les fenêtres de train: autant de plans de passage vers un au-delà du cadre, autant d'invitations lancées au spectateur (qui est là, comme en surimpression) pour qu'il entre physiquement dans le mouvement du voyage et l'inconnu de la fiction, pour qu'il fasse littéralement l'expérience «sensationnelle», c'est-à-dire visuelle et auditive, d'inépuisables lointains.

«Voir et entendre en même temps», voilà ce que nous propose le cinéma de Céline Baril. «Le cinéma, c'est aussi l'oreille qui se dresse quand l'œil ne s'y retrouve

plus», disait Serge Daney à propos de *Trop tôt, trop tard* de Straub et Huillet. Ainsi en va-t-il de *L'absent*, tant le son dans sa polyphonie exubérante prend activement le pas dans l'édification de la fiction. Dans chaque capitale traversée, un véritable bain sonore (prise directe) nous submerge et rend immédiatement perceptible la pulsation de la ville, son humeur vibratoire (voitures, cloches, sirènes, fête foraine). De-ci de-là surnagent des images de monuments qui témoignent souvent pour leur part de la mémoire du monde, tout en transcendant le cliché touristique par l'interaction qui se crée entre les différentes strates du récit (notamment les saynètes, comme autant de condensés de vie). Le son et l'image se relaient ainsi de façon indifférenciée dans une sorte de vortex halluciné qui brouille tout ordre de la perception. Pour Céline Baril, l'appréhension de toute culture passe indéniablement par l'accumulation de bruits constitutifs d'une identité: sonorités de la langue (dialogues souvent non sous-titrés qui maintiennent l'oreille en éveil), échappées musicales colorant progressivement la trame narrative de cette envoûtante «mélancolie hongroise» qui a peut-être eu raison de Paul Kadar. Cette mélancolie contagieuse permettra d'ailleurs à Roland, «l'architecte-musicien» du film en train de se faire, de communiquer avec le père au-delà de la mort à travers le mystérieux «carnet scellé par le Danube» dans lequel l'homme «notait en musique les gens et les endroits qu'il aimait». Des bruits plus ténus, plus assourdis comme les souvenirs d'un autre temps, viennent, quant à eux, redonner vie aux photos de l'album, alors que la caméra à coups de zooms et de recadrages s'attache à

dynamiser les liens entre le passé et le présent. C'est donc dire que *L'absent* tente dans sa texture additive d'enregistrer toute l'euphonie de l'univers, de revivre et de nous faire revivre en quelque sorte le ravissement de ces «sonorités incroyables» auxquelles Paul Kadar a sans doute succombé comme jadis Ulysse aux chants des sirènes.

«La musique, c'est tout ce qu'on écoute en pensant que c'est de la musique», nous dit la femme de chambre italienne. De cette plongée dans la rumeur du monde dépend l'éclaircissement de l'énigme entourant «l'absent», couché dans la mémoire du fleuve. Une énigme qui relève peut-être de la quête du «son pur», celle de l'âme... l'âme d'un homme, d'une culture, d'un peuple. Une âme «reconstituée», réconciliée avec elle-même et le monde, que la partition achevée de Roland caresse du bout des doigts à l'issue du voyage, nous laissant dans une sorte de grâce suspendue. Solidement ancré dans le champ de l'expérimentation, *L'absent* — on l'aura compris — est une expérience avec ses exigences, ses tâtonnements, ses illuminations. Parfois, le dispositif mis en place tend à friser le systématisme et ne parvient pas à maintenir la tension visuelle. Il se déleste alors d'une part de sa charge émotionnelle. Mais à une époque où les voyages sans boussole se font rares, l'aventure vaut assurément le détour. ■

L'ABSENT

Québec 1997. Ré., scé. et mont.: Céline Baril. Ph.: Michel Lamothe, Céline Baril. Concep. son.: Dominik Pagacz. Mus.: Roland Bréard. Bruitage: Paul Hubert. Int.: Roland Bréard, Bobo Vian, Gabor Zsigovics. 16 mm, noir et blanc et couleur. 78 minutes. Dist.: Cinéma Libre.